Marcel Proust (1871 - 1922)

Four letters to Charles Du Bos, French literary critic have been bound into book form. In talking with this man whom Proust addresses as "Master" he discusses literary matters, national affairs and his perpetually poor health.

In the unbound letter also to Du Bos he reveals his admiration for Anatole France.

MARGARET I. KING LIBRARY
UNIVERSITY OF KENTUCKY & LEXINGTON

1915 1

102 Bd Haussmann

Cher Monsieur

Est-ce que vous voudriez me permettre de vous adresser une belge d'un grand coeur, Madame Jeanne Cadots, amie de ma femme de chambre, femme de chambre elle aussi ; elle se désespère d'être depuis la guerre séparée de son enfant (elle est pauvre) et j'ai pensé que vous pourriez peut-être la guider

3

semaines, et Lauris l'autre jour m'ont parlé avec admiration de votre saint apostolat. Cela a été très doux pour moi que lorsque les deux seules personnes que j'aie vues depuis si longtemps m'aient justement parlé de vous. Ce que Lauris m'a raconté l'autre jour agrandit encore l'idée que j'avais de vous. Il n'y a qu'une chose qui m'inquiète un peu ; ne prodiguez vos pas

utilement. Tout ce que je
sais d'elle me fait croire que
personne n'est plus digne d'
intérêt ; pauvre, elle a depuis
le commencement de la guerre
pratiqué sans trêve la charité
envers de plus pauvres qu'elle et
jusqu'à ce qu'elle le devint au-
tant qu'eux. Ce qui m'a donné
l'idée de vous demander si vous
ne pourriez pas la consulter et
l'aider à retrouver son enfant
C'est que Gide il y a quelques

4

trop vos forces, votre santé si réellement épuisée. Aussi je pense à vous avec plus de sympathie encore mais aussi plus d'inquiétude qu'auparavant. Excusez-moi si le cas de Madame Cadot ne rentre pas dans le cadre de votre œuvre, j'espère que vous ne me trouverez pas indiscret. Comme je ne sais pas très exactement ce que se propose votre Forge. Lauris m'a dit de vous envoyer Madame Cadot, il lui semblait que vous pourriez lui être utile. Votre bien affectueusement dévoué

Marcel Proust

Cher ami

Comment avez-vous pu croire à des "représailles"? Il n'y a qu'affection profonde dans le coeur, et hélas dans le corps (j'entends jusque dans la tête) un état maladif aggravé par trois déménagements qui m'a laissé pendant des semaines avec

exalter l'article de l'Athenaeum. Vous
écrivez excellemment l'anglais. Je ne
sais plus le lire. Je vous ai deviné
plutôt que littéralement compris. Et
Le Dibdin sur la bibliophilie anglaise est ravissant et tout le reste
Je vous ai compris pourtant et je vous
remercie de tout cœur. Ainsi par
hasard des remerciements en retard
et des plaisirs anciens à goûter
maintenant seulement car il ne semble
que vous faites allusion à un

40 degrés de fièvre, l'impossibilité
de tourner la tête dans mon lit,
de prendre une plume — et
entre 900 et 1000 lettres qui
attendent toujours leur réponse.
C'est vous dire qu'il n'y avait
pas en moi l'ombre de
refroidissement à l'égard
de votre chère personnalité
invisible et précieuse, qui
a un sentiment très vif pour vous
solliciter toujours qu'est [illegible]

article du même journal où les Jeunes Filles en fleurs furent analysées. Je regrette de ne vous connaître que d'âme à âme. Je n'ai que deux ou 3 petits mérites dont l'un est d'être bon médecin. Je crois que je vous saurais guérir vite; et quel bonheur pour moi si vous alliez bien, si vous pouviez beaucoup travailler et un peu pour vous car votre sainte vie réalise par trop ce que l'abbé Vignot appelait la vie pour les autres. Présentez mes respectueux hommages à Madame du Bos et croyez à ma reconnaissante amitié

Marcel Proust

44 rue Hamelin

Cher ami

Je ne peux plus ni lire ni écrire. Si je vous voyais je vous expliquerais cela. La force qu'il faut pour corriger des épreuves, je la trouve à peine une fois par quinzaine. Mais sans doute y a-t-il des noms amis, des esprits à distance revivifiants. Car j'avais lu avec délices ce qui avait paru de votre Mérimée dans le h.l.t. (dialogue entre l'auteur et le

avec trop de gens. Comme Mérimée, vous avez trop d'amis (j'entends écrivains aimés). Si je sortais je vous ferais faire une bague avec quelque chose qui voudrait dire dans un beau latin : Souviens-toi d'oublier. La mémoire doit s'effacer pendant qu'on crée. J'ai mauvaise grâce à me plaindre de trop de noms propres puisque j'ai lu avec émotion et gratitude que le mien n'était pas oublié. Au reste c'est plutôt un péril futur que je vous signale, qu'un mal actuel. Il ne

le clair). Et je me suis jeté sur le volume. Je n'ai pas tout lu. J'ai presque tout lu. J'ai bien lu, très à fond ce que j'ai lu. Il y a des choses admirables. La comparaison de la belladone, des yeux dilatés est unique. Mérimée, pardonnez-moi de vous le dire ne l'aurait pas trouvée. Même votre bel oiseau de la fin, auquel il doit la chance d'être _aimé_ de vous, est bien inférieur à cette belladone là. Je suis très souvent en désaccord avec vous, et vous êtes d'accord

faudrait pas plus de "savoir" dans ce livre. Mais il n'y en a pas trop. Entre les noms vénérés ou chers, de vastes espaces couverts par votre subtile et lumineuse pensée assurent l'équilibre d'un grand livre. Peut-être grand en partie à cause de cette richesse d'aperçus variés. C'est presque un trop beau livre pour Mérimée. Je l'aime bien mais vous lui faites honneur de riens où il a peu de mérite. Quelle pureté, quelle noblesse, pas

une anecdote (et moi, si jamais vous m'écrivez j'aimerais bien savoir qui était l'Inconnue - pas Mme de Montijo je suppose - et qui M. Panizzi). Je suis en désaccord avec vous même quant au mot cité par Ste Beuve. Je pense qu'on a en soi un Dieu intérieur auquel il convient d'obéir sans même lever les yeux sur les esprits supérieurs à soi. Comme je continuerais longtemps si je n'étais pas

Terminé et pourrai-je vous connaître.
Il est à souhaiter que ce ne soit pas
avant que j'aie achevé la correction
des épreuves du Temps Perdu, car si
jamais je vous connais, quelle
tentation alors de perdre du temps.
Nous parlerions de tant de choses
(et pas seulement de littérature), de
la vive et magnifique image que j'ai

tellement fatigué. En tous cas
vous voyez que toute cette
suite de desaccords compose
une grande admiration.
Quant à l'amitié je vous l'ai
donnée le premier jour. Elle
a bien pu varier. Mais somme
toute, malgré de petites déceptions
que je ne saurais même pas dire
elle reste très grande. Peut-être
un jour, sans aller mieux,
mon horaire se trouvera-t-il

dans ma mémoire, de Monsieur votre Père.
— Seulement il est peu probable que je
vive encore longtemps, donc que je
vous connaisse jamais. Ne vous effrayez
donc pas de cette amitié si impatiente
qui restera virtuelle. Mettez mes homma-
ges aux pieds de Madame du Bos et
croyez moi tout à vous

Marcel Proust

Comme je ne réponds à personne, je vous
demander de faire mystère de ma lettre, j'aimerais
mieux que vous n'en parliez pas trop. Au reste c'est si peu de
chose une lettre de moi

Mon bien cher ami

Ne doutez pas un instant je vous prie que si j'avais été capable d'écrire ces temps-ci, vous auriez reçu par courrier une réponse de moi. D'ailleurs votre lettre posait d'une façon tout à fait incidente un problème auquel je me suis surtout arrêté, parce qu'il m'a causé certaines préoccupations. Il m'est en effet très pénible de penser qu'un emploi "lucratif" vous serait utile (je dis pénible parce que

le aux parents. Il est bien pénible d'insister sur de
telles choses. Mais dites-vous bien que c'est une tendre
affection pour vous qui m'a fait justement m'arrêter
dans votre lettre au point douloureux). Or j'ai beau savoir
que si je pouvais faire un voeu pour mon meilleur
ami je lui souhaiterais peu d'argent car on ne fait
rien qu'en surmontant un obstacle, on ne met à jour
son originalité qu'à s'être obligé à faire autre chose
que de la littérature, je sens que tout de même ce voeu
je ne le ferais pas; la douceur de sentir un ami heureux

Cela me donne à supposer que la colossale fortune que je vous supposais n'est pas tellement grande au moins actuellement. Or j'aimais vous imaginer aussi riche des biens de la terre que de ceux de l'esprit c'est à dire vivant dans la plus grande opulence. Ne vous moquez pas de ma supposition fausse. Dites-vous le milieu où j'ai rencontré autrefois Monsieur votre Père, le nom de Madame votre Mère, ce que je savais de la grande fortune de vos

m'ôtait le courage des remèdes héroïques. Et la conclusion est
que la chose à chercher est l'emploi rémunérateur. Mais
vous ne me dites pas quoi. J'ai beau vivre dans un
cloître et n'avoir vu personne depuis 15 ans, je sortirai de
ce cloître pour aller demander l'emploi que vous voulez,
mais qu'est-ce ? En attendant je pourrais vous offrir
un peu d'argent, l'argent est une chose que je place trop
bas pour me sentir gêné le moins du monde de vous l'offrir
et cela me semblerait moins qu'une rose. La difficulté

(et j'ai l'air tort en vous proposant
une chose de vous donner toutes
les raisons de la refuser), c'est que
de l'argent je n'en ai pas et c'est la
raison qui fait que je vous écris
de la rue Hamelin et que je n'ai
pas quitté Paris une heure depuis
1914. Mais cette raison n'est pas
tellement mortelle. Car si je n'ai
pas d'argent c'est que ma vie
est mal arrangée, que je suis
trop dépensier, vous me donnerez de
meilleurs conseils, nous trouverons de
l'argent gâché qui fera l'affaire
et je pourrai très vite vous envoyer
ce que vous me demanderez. Je ne

suis si dans ma fatigue et ma
souffrance, je suis lucide et
clair. Répondez-moi, dites-
moi ce que je peux faire à
tous les pts de vue, la fatigue
m'arrête mais je suis votre
ami de cœur Marcel Proust

Si le côté Amérique pouvait
vous être utile, je suis lié
avec monsieur Walter Berry.

Mercredi

Mon Cher Maître

Nous partons peut-être vendredi et cette incertitude ne s'agit pas qu'à la soirée de demain. Si nous pourrons quitter assez tôt Mme. Aubernon nous serons bien honorés et heureux d'aller vous voir. Je suis

ai soif d'aller me désaltérer demain
soir au « cristal » de votre esprit
« C'est une source ! »
Je m'arrête car les vers maintenant de
ma mémoire ne s'arrêteraient plus. Et il ne
faut pas parler en écoutant la musique

Votre reconnaissant et respectueux
Marcel Proust

Hahn votre admirateur et mon ami vous remercie
de tout cœur et espère que cette fois-ci vous ne direz
pas que « vous n'avez rien su retenir »

allé voir mon autre
maître, Monsieur France,
qui est comme vous inspiré
et bon; mais je n'ai
pu le trouver et je lui
ai écrit un mot auquel
il n'a pas encore répondu
mais qui sera reçu joyeusement
puisque votre sympathie
y est exprimée. Bien
las pour le moment j'

65m97

65m97

6807

[1915]

102 b^d Hausmann.

Cher Monsieur,

Est-ce que vous voudriez me permettre de vous adresser une belge d'un grand coeur, Madame Jeanine Cadot, amie de ma femme de chambre, femme de chambre elle aussi, elle se désespère d'être séparée de son enfant (elle est veuve) et j'ai pensé que vous pourriez peut-être la guider utilement. Tout ce que je sais d'elle me fait croire que personne n'est plus digne d'intérêt; pauvre, elle a depuis le commencement de la guerre pratiqué sans trêve la charité envers de plus pauvres qu'elle et jusqu'à ce qu'elle le devînt autant qu'eux. Ce qui m'a donné l'idée de vous demander si vous ne pourriez pas la consulter et l'aider à retrouver son enfant, c'est que Gide il y a quelques semaines, et Lauris (?) l'autre jour m'ont parlé avec admiration de votre saint apostolat. Cela a été très doux pour moi que presque les deux seules personnes que j'aie vues depuis si longtemps aient pu justement me parler de vous. Ce que Lauris m'a raconté l'autre jour agrandit encore l'idée que j'avais de vous. Il n'y a qu'une chose qui m'inquiète un peu, ne prodiguez-vous pas trop vos forces, votre santé si récemment éprouvée. Ainsi je pense à vous avec plus de sumpathie encore, mais aussi plus d'inquiétude qu'auparavant. Excusez-moi si le cas de Madame Cadot ne rentre pas dans le cadre de votre oeuvre, j'espère que vous ne me trouverez pas indiscret comme je ne sais pas très exactement ce que se propose votre foyer. Lauris m'a dit de vous envoyer Madame Cadot, il lui semblait que vous pouriez lui être utile.

Votre bien affectueusement dévoué

Marcel Proust.

Cher Ami,

Comment avez-vous pu croire à des "représailles"? Il n'y a qu'affection profonde dans le coeur et hélas dans le corps (j'entends jusque dans la tête) un état maladif aggravé par trois déménagements qui m'a laissé pendant des semaines avec 40° degrès de fièvre, l'impossibilité de tourner la tête dans mon lit, de prendre une plume - et entre 900 et 1000 qui attendent toujours leur réponse. C'est vous dire qu'il n'y avait pas en moi l'ombre de refroidissement à l'égard de votre chère personnalité invisible et précieuse, qu'un sentiment très vif pour vos brillants (?) .... qui ont servi (à) exalter l'article de l'alliénation. Vous écrivez directement (?) l'anglais. Je ne sais plus le lire. Je vous ai deviné plutôt que littéralement compris. Je vous ai compris pourtant et je vous remercie de tout coeur. [Le début sur la littérature anglaise est ravissant, et tout le reste.] Ai-je par hazard des remerciements à retenir et des plaisirs anciens à goûter maintenant seulement car il me semble après vos fortes allusions à un article du même journal où les Jeunes Filles en fleurs furent analyzées. Je regrette de ne vous connaître que d'être à être. Je n'ai que deux ou 3 petits mérites dont l'un est d'être bon médecin. Je crois que je vous soignerais bien; et quel bonheur pour moi si vous alliez bien, si vous pouviez beaucoup travailler et un peu pour vous car votre sainte vie réclame par trop ce que l'abbé Pignol appelait la vie pour les arts. Présentez mes respectueux hommages à Madame du Bos, et croyez à ma reconnaissante amitié.

Marcel Proust.

44 rue Hamelin.

[Oct 1919-1922]

Cher ami,

Je ne peux plus ni lire ni écrire. Si je vous voyais je vous expliquerais cela. La force qu'il faut pour corriger des épreuves, je la trouve à peine une fois par quinzaine. Mais sans doute y a-t-il des noms amis, des esprits à distance revivifiants. Car j'avais lu avec délices ce qui avait paru de votre Mérimée dans la NRF (dialogue entre l'auteur et la ....). Et je me suis jeté sur le volume. Je n'ai pas tout lu. J'ai presque tout lu. J'ai bien lu, très à fond ce que j'ai lu. Il y a des choses admirables. La comparaison de la belladone, des yeux dilatés est unique. Mérimée, pardonnez-moi de vous le dire ne l'aurait pas trouvée. Même son bel oiseau de la fin, auquel il doit la chance d'être aimé de vous, est bien inférieure à cette belladone-là . Je suis très souvent en desaccord avec vous, et vous êtes d'accord avec trop de gens. Comme mérimée, vous avez trop d'amis (j'entends écrivains aimés). Si je sortais je vous ferais faire une bague avec quelquechose qui voudrait dire dans un beau latin: souviens-toi d'oublier. La mémoire doit s'effacer pendant qu'on crée. J'ai mauvaise grâce à me plaindre de trop de noms propres puisque j'ai vu avec émotion et gratitude que le mien n'était pas oublié. Au reste, c'est plutôt un péril futur que je vous signale qu'un mal actuel. Il ne faudrait pas plus de "savoir" dans ce livre. Mais il n'y en a pas trop. Entre les noms vénérés ou chers, des vastes espaces couverts par votre seule et lumineuse pensée assurent l'équilibre d'un grand livre. Peut-être grand en partie et chargé de cette richesse d'aperçus variés. C'est presque un trop beau livre pour Mérimée. Je l'aime bien, mais vous lui faites honneur de riens où il a peu de mmérite. Quelle pureté, quelle noblesse, pas une anecdote (et moi, si jamais vous m'écrivez, j'aimerais bien savoir qui était l'Inconnue -

pas Me de Montijo, je suppose, et qui Mr. Vanozzi. Je suis en desaccord avec vous même quant au mot cité par Ste Beuve. Je pense qu'on a en soi un Dieu intérieur auquel il convient d'obéir sans même lèver les yeux sur les esprits supérieurs à soi. Comme je continuerais longtemps, si je n'étais pas tellement fatigué. En tout cas vous voyez que toute cette suite de désaccords compose une grande admiration. Quant à l'amitié, je vous l'ai donnée le premier jour. Elle a un peu varié. Mais somme toute, malgré de petites déceptions que je ne saurais même pas dire, elle reste très grande. Peut-être un jour, sans aller mieux, mon horaire se trouvera-t-il renversé et pourrai-je vous connaître. Il est à souhaiter que ce ne soit pas avant que j'aie achevé la correction des épreuves du Temps Perdu, car si jamais je vous connais, quelle tentation alors de perdre du temps. Nous parlerions de tant de choses (et pas seulement de littérature), de la vive et magnifique image que j'ai dans ma mémoire de monsieur votre Père. Seulement, il est peu probable que je vive encore longtemps, donc que je vous connaîtrai jamais. Ne vous effrayez donc pas de cette amitié si impatiente qui restera virtuelle. Mettez mes hommages aux pieds de Madame du Bos et croyez-moi très à vous.

Marcel Proust.

Comme je ne réponds à personne, je vous demande de faire mystère de ma lettre. J'en aime mieux que vous n'en parliez pas trop. Au reste, c'est si peu de choses une lettre de moi.

[probably 1919-1922]

Mon bien cher ami,

Ne doutez pas un instant je vous prie que si j'avais été capable d'écrire ces temps-ci, vous auriez reçu par courrier une réponse de moi. D'ailleurs votre lettre posait d'une façon incidente un problème auquel je me suis surtout arrêté, parce qu'il m'a causé certaines préoccupations. Il m'est en effet très pénible de penser qu'un emploi "lucratif" vous serait utile. (Je dis pénible parce que cela me donne à supposer que la colossale fortune que je vous supposais n'est pas tellement grande au moins actuellement. Or j'aimais vous imaginer aussi riche des biens de la terre que de ceux de l'esprit c'est-à-dire vivant dans la plus grande opulence. Ne vous moquez pas de ma supposition fausse. Dites-moi le le milieu où j'ai rencontré autrefois Monsieur votre père, le nom de Madame votre mère, ce que je savais de la grande fortune de vos beaux parents. Il est bien pénible d'insister sur de telles choses. Mais dites-moi bien que c'est une tendre affection pour vous qui m'a fait justement m'arrêter dans votre lettre au point douloureux.) Or j'ai beau savoir que si je pouvais faire un voeu pour mon meilleur ami je lui souhaiterais peu d'argent car on ne fait rien qu'en surmontant un obstacle, on ne met à jour son originalité qu'e[n] étant obligé à faire autre chose que de la littérature, je sais que tout de même ce voeu je ne le ferais pas, la douceur de sentir un ami heureux m'ôtait le courage des remèdes héroiques. Or la conclusion est que la chose á chercher est l'emploi rémunérateur. Mais vous ne me dites pas quoi. J'ai beau vivre dans un cloître et n'avoir pas personne depuis 15 ans, je sortirai de ce cloître pour aller demander l'emploi que vous voulez. Mais qu'est-ce? Si en attendant je pouvais vous offrir unpeu d'argent, l'argent est une chose que je place trop bas pour me sentir gêné le moins du monde de vous

l'offrir et cela me semblerait moins qu'un sou. La difficulté (et j'ai l'air tout en vous proposant une chose de vous donner toutes les raisons de la refuser), c'est que de l'argent je n'en ai pas, et c'est la raison qui fait que je vous écris de la rue Hamelin et que je n'ai pas quitté Paris une heure depuis 1914. Mais cette raison n'est pas insurmontable. Car si je n'ai pas d'argent , c'est que ma vie est mal arrangée, que je suis trop dépensier, vous me donnerez de meilleurs conseils, nous trouverons de l'argent gâché qui fera l'affaire et je pourrai très vite vous envoyer ce que vous me demanderez. Je ne sais si dans ma fatigue et ma souffrance, je suis lisible et clair. Répondez-moi, dites-moi ce que je peux faire à tous les pts. de vue, la fatigue m'arrête mais je suis votre ami de coeur.

Marcel Proust.

Si le côté Amérique pourrait vous être utile, je suis lié avec Monsieur Walter Berry.